

Camilleri et Chraïbi: avec les pieds dans le même réservoir

Beyrouth, 29-30 octobre 2018

L'inspiration pour mon discours est né l'année dernière à la maison de Camilleri, quand Andrea, m'a poussé à me faire un peu de clarté sur la possibilité de pouvoir parler d'un polar (roman policier) « Méditerranée », En me regardant (mais sans me voir) il m'a offert la meilleurs de ses interprétations, la sienne. Le "polar méditerranéen" est la découverte d'une identité, d'une définition similaire au titre "traversées d'itinéraires et de récits" qui nous réunit aujourd'hui à Beyrouth. Camilleri m'a parlé « d'identité », individuelle et collective. Et ça a été en parlant que les noms des certains auteurs bien connus et moins connus de la scène policière internationale ont commencé à apparaître. L'un d'entre eux m'a particulièrement frappé, non pas parce que je ne le connaissais, en fait. J'ai été surpris du fait que l'auteur était d'origine maghrébine. Son nom ? Driss Chraïbi. Son personnage principal? L'Inspecteur Alí. Ce soir-là, Camilleri parlait de lui comme d'un "frère", d'un grand ami, même si le destin a voulu qu'ils ne se rencontrent jamais. Ils étaient au courant de l'existence l'un de l'autre, et malgré la distance ils ont même parlé. Bien qu'ils vivent sur des frontières géographiques différentes, ils étaient conscients que leur expérience littéraire et humaine avait suivi presque le même chemin. Bien qu'avec des perspectives différentes, mais « avec leurs pieds dans la même baignoire », ils ont attiré de la Méditerranée, les éléments nécessaires à la fois pour leur survie et pour leur expérience littéraire. Comme vous pouvez imaginer, à partir de ces indices, j'ai trouvé toutes les conditions pour commencer à "enquêter".

Ecrire un polar, c'est l'exercice que Chraïbi et Camilleri, l'un de l'Italie et une autre du Maroc, de l'Europe à l'Afrique, ont fait mieux que beaucoup d'autres auteurs, pendant des années. Des mondes apparemment différents, malgré tout, mais unis par le même but: les mondes narratifs qui se croisent et où les villes, les régions, les lieux, plus ou moins semblables, jouent un rôle fondamental, devenant une sorte de « protagonistes dans l'histoire » (Davide Campione, page 99). Un noir, celui de la Méditerranée, repose en grande partie sur l'histoire, qui « doit être forte » (Nicholas Menniti Ippolito, *Il Mattino di Padova*) avec une bonne dose des « problèmes sociaux », et aussi avec la dénonciation de la situation sociale réelle, contemporaine, souvent très près de celui qui écrit. Le polar devient l'excuse pour raconter la réalité sociale et criminelle, d'un endroit en particulier et limité, un ancrage local, donc, même si elle est le reflet d'une réalité plus vaste, la même réalité qui ne naît pas de la créativité d'un écrivain mais à partir des pages d'actualités criminelles et d'enquêtes journalistiques. Donc, le polar méditerranéen est l'histoire, l'histoire des coutumes, des mille traditions, souvent similaires, du folklore, de la couleur, des éléments culturels et anthropologiques qui nous rapprochent (même si certains ne le veulent pas autrement!). Ce soir-là, Camilleri m'a offert l'occasion d'apprécier encore une fois sa grandeur, tel qu'un grand homme et qu'un grand écrivain, la taille d'un grand humaniste, comme je l'ai toujours considéré.

Mais qui sont vraiment Driss Chraïbi et Andrea Camilleri?

Le fait de m'avoir rapproché tout d'abord du travail de Camilleri et du Chraïbi après, a signifié qu'en suivant leur parcours littéraire, on a apprécié clairement des similitudes entre eux de laisser tout le monde bouche bée, tout en sachant précisément qu'ils écrivaient des deux positions géographiques différentes, leur écriture est caractérisée par une même attitude qui les identifie et qui identifie également leur processus d'écriture et la création de leurs personnages.

L'anagrafe

Andrea Camilleri est né en 1925, son succès a franchi les frontières nationales, au point d'être souvent qualifié de «phénomène» littéraire. Il a publié plus d'une centaine de livres et a créé (entre autres) le personnage du commissaire **Montalbano**, en service au poste de police de Vigata en Sicile. Vigata, un point inexistant de la topographie sicilienne.

Chraïbi est né en 1926, au Maroc, lorsque le protectorat français a exercé son pouvoir effectif pendant plus de 14 ans. Il a déménagé en France à l'âge de 27 ans et n'est revenu au Maroc de ses rêves que dans les années 1980, à l'âge de près de soixante ans. Chraïbi est une personnalité forte de la scène littéraire maghrébine: de nationalité française, il est considéré comme le patriarche de la littérature nord-africaine. Il a publié une vingtaine de titres. Il s'est consacré au crime et a créé la figure de l'inspecteur Ali, de la brigade criminelle de la police marocaine à Rabat.

Donc:

Rabat et Vigata encadrent respectivement les enquêtes de l'inspecteur Ali et du commissaire Montalbano. Ils sont l'âme et ils représentent leur identité.

Personnages principaux

Montalbano contient de nombreux aspects de la Sicilianité. Il joue un rôle traditionnellement mal vu (en Sicile), plutôt que sur plusieurs fronts, mais il jouit du respect et de la compréhension du peuple, et il sait pénétrer dans les méandres de l'esprit humain. Il possède un code d'éthique personnel qui se démarque du code "traditionnel". Ce n'est pas le flic classique qui essaie de tromper le "malheureux" ou qui utilise l'autorité pour des intérêts personnels. C'est lui et non la loi qui décide qui et comment «juger», qui et quoi laisser dans l'ombre. Il souffre de "météopathie" et il est souvent animé par une idéologie "régressive" et "conservatrice" qui ne le fait pas avancer avec le temps. Selon les mots de son créateur, Montalbano, est l'une des rares personnes respectables qui existent encore, avec une âme romantique et intrinsèquement humaine. Au cours de la saga policière, ce personnage nirvuso et même un peu trop «fituso parfois change, et alors il est un peu un « travail en cours », comme la façon d'écrire de Camilleri. Les chercheuses de ce commissaire affirment qu'il souffre du syndrome de Peter Pan.

Driss Chraïbi utilise à son tour le personnage de l'inspecteur Ali avec le prétexte clair d'évoquer les souvenirs, les événements et les faits qui appartiennent, en termes généraux, à l'existence physique de cette vie évoquée dans ses multiples dimensions et aspects. Si on part de l'idée que le souvenir est l'acte faisant preuve de narrer des situations et des actions, on peut dire que Driss Chraïbi n'en a certainement pas manqué. C'est-à-dire avec Ali, Chraïbi, peut-être poussé par le désir profond de continuer avec une ancienne tradition pour décrire cette partie de sa vie et de révéler les « expériences », il veut exposer la pensée de lui-même en termes de marquer sa propre expérience. On sait bien que l'art d'écrire, lorsqu'il entre en contact avec la mémoire, signifie que la vie de tout le monde se transforme, comme il a dit Ph. Leujeune, dans un véritable « champ » des raisons narcissiques. Ali incarne le stéréotype de sa propre ethnicité ; c'est un macho, qui aime discuter de tout, de la langue, de la nourriture, de la musique, de l'Amérique, au sujet de ses films, trop les américains, on parle trop l'anglais ici. Tout en lui est caricaturesque, des gross mots, son physique (ne

porte pas le manteau de pluie, comme le vieux détective, tenant sa pipe, mais en jeans et chemise. « Je ne suis pas un détective du roman policier ... mais un inspecteur de police dans la vraie vie ici et maintenant » (Driss Chraïbi, l'homme qui venait du passé, 2004, p.25.)

Affinités et diversités chez Ali et Montalbano

Ali et Montalbano mènent une lutte personnelle contre le changement de la société et la dégradation. D'un côté, Montalbano attaque les pouvoirs politiques, les chefs de police, d'un pays qui n'a pas de « travail » et donc sa « jeunesse » ne peut pas se réaliser tels que hommes et professionnels. D'un pays qui s'effondre (Voir aussi "La méthode Catalanotti", dernier travail). Ali, de l'autre côté, dénonce le pouvoir de l'Occident contre la société musulmane, un pouvoir qui prend également le dessus sur le plan linguistique. Mais heureusement, et voici la comédie et l'ironie, le succès de Camilleri et Chraïbi, au-delà des personnages décrits jusqu'à présent, est dû aussi à d'autres éléments:

- La création d'autres personnages (parmi eux, l'agent Catarella, dans le cas de Camilleri) qui composent ce cadre fantastique.
- la création de moments insouciantes, peut-être liés à la lecture, à l'art ou à des situations comiques qui réduisent la densité et aussi le drame de l'histoire.
- le goût pour la nourriture (locale)
- La passion pour les femmes
- La langue

Les éléments que nous venons de mentionner ne sont que des éléments «éclairants» de l'intrigue, qui peuvent servir à « reporter » le moment de la « révélation », mais qui peuvent être considérés comme un véritable « paradis artificiel » et « d'identité », où se réfugier pour se désintoxiquer de l'amertume de la situation.

Je voudrais me concentrer sur les trois derniers: le premier, le plaisir de cuisiner: cela évoque à Ali des souvenirs de son enfance, un passé idéalisé, par exemple. Pour Montalbano, par contre, le moment du repas est presque un "rite" sacré. Mais les auteurs vont encore plus loin et nous tenons à souligner cet autre aspect: le poids du passé revient souvent aux deux auteurs, mais cette fois-ci il le fait tout d'abord pour satisfaire, pour exprimer une sorte de «revanche», les pénuries alimentaires et économiques soufferts par la famille de Chraïbi, par exemple. Et puis, la nourriture, pour Chraïbi, est vécue comme un élément aussi capable de satisfaire une nécessité, un plaisir, physique (au sens culinaire) et sexuel (au sens du désir). La description de la nourriture et des recettes faite par Driss Chraïbi évoque les images des organes sexuels, masculins ou féminins. Par conséquent, il existe une sorte de "sitophilie" du fétichisme sexuel, qui pousse Ali à expérimenter une véritable excitation sexuelle et un appel au corps de la femme.

Montalbano, en revanche, est sicilien, mais il est aussi un «privilegié» et nous savons pourquoi. Nous savons tous que le vrai amour il le ressent envers sa femme, Livia, sa petite amie éternelle, dont la relation a été fortement mis en argument juste dans le dernier roman de Camilleri « La méthode Catalanotti ». La petite amie à laquelle il est chastement fidèle, tant qu'une belle femme n'interfère pas avec ses pas, ce qui lui fait "perdre la tête", le classique "traînard" pourrait-on dire. Mais, comme arrive toujours dans les romans policiers, à la fin l'ordre initial est toujours rétabli, après la découverte de l'assassin, et même après les amours éphémères de Montalbano, il y a toujours un retour à la normalité, alors à la « réunification » avec Livia.

La langue est un vrai code d'identité

La langue, au-delà d'autres codes sociaux (les origines, les traits physiques, la couleur des yeux, par exemple) est l'un des éléments qui nous différencie souvent des autres. Malheureusement, aussi paradoxal que cela puisse paraître, la langue est souvent un élément de séparation entre les personnes qui ne la parlent pas. Dans le cas d'écrivains francophones, le choix de l'« autre langue » peut être perçu comme une « trahison » aux propres personnes ou leurs origines. Lors des entretiens avec Driss Chraïbi, il a souvent souligné son intérêt pour l'utilisation de la langue, au point de déclarer que « Le Français n'est qu'un moyen d'expression. » Il utilise le français plutôt que l'arabe pour communiquer avec un public plus vaste.

Même on retrouve le caractère exceptionnel de Camilleri dans la langue. Un langage vivant et caractéristique, incompréhensible mais défini sémantiquement. Un langage qui raconte des suggestions, des parfums, le sens de l'histoire. Les livres du maître Andrea ne sont pas en italien, c'est-à-dire, ils ne sont pas dans une langue étrangère. Pour l'amour du ciel!

Celle-là de Camilleri est la langue de Camilleri.

Peut-être que Trilussa avait tant osé avec ses poèmes en romain, et même Gadda s'était approché. Mais avec Camilleri on franchit d'autres seuils, on franchit la limite, on frôle presque "une autre langue"! Une langue qui résiste à l'approbation des langues, qui ne cède pas à la tentation de la mondialisation linguistique, et que, paradoxalement, ne se prête pas à la traduction, en bref, est un casse-tête.

Assez difficile alors d'expliquer à un LIBANAIS des mots tels que tambasiare, ammuttuni, 'nzirtare, sciddricari, cumurria, skié? Mais il s'agit d'une traduction et nous ne traitons pas aujourd'hui de la traduction:

«Autant de choses du langage des paysans, dit Camilleri, je les mets dans ma langue, mon écriture». Et c'est la leçon qu'il a apprise de Pirandello. Dans sa merveilleuse traduction des Cyclopes par Euripide en dialecte sicilien, le travail de Pirandello était incroyable: deux niveaux du dialecte, l'un est le niveau de l'agriculteur (Cyclope), présenté comme un fermier: « Chiove, figlio moi ; me ne fotto. " Et l'autre est la langue d'Ulysse, qui a voyagé, a fait l'armée à Cuneo, comme dirait Totó, et donc dit ainsi: « Scussate, non vorrei distrubbare mais ... ».

Voilà, celle-ci était la leçon de fond que Pirandello a transmise à Camilleri.

Une observation minutieuse, mais nous n'avons pas le temps, de la langue de ces deux écrivains, nous mènerait à des conclusions rocambolesques. Nous ne pouvons pas dire que leur langue est fortement influencée par des éléments de changement linguistique, c'est à dire (et je suis désolé pour les traducteurs) que dire quelque chose ce n'est pas comme dire presque la même chose (U. Eco)